

La disparition des lucioles de Sébastien Pilote

Cédric Laval

Numéro 189, décembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2018). Compte rendu de [*La disparition des lucioles de Sébastien Pilote*]. *24 images*, (189), 156–157.

La disparition des lucioles de Sébastien Pilote

PAR CÉDRIC LAVAL



156

Sur le papier, le dernier film de Sébastien Pilote s'inscrit dans la lignée de ses précédents opus : celle d'un cinéma ancré dans la réalité sociale des régions, qui servirait de prisme à la caractérisation subtile d'un personnage en apparence banal. De fait, la jeune Léo se présente d'emblée comme l'archétype de l'adolescente provinciale qui rêve de voler de ses propres ailes, loin de son quotidien cloisonné, en faisant un doigt d'honneur aux adultes qu'elle exècre. On mesure, à la lecture de cette amorce narrative, le risque de redondance, l'impression de déjà-vu encourus par un tel sujet. La première réussite du film de Sébastien Pilote consiste à transcender l'apparente banalité de cette histoire, à renouveler une inspiration pourtant puisée aux mêmes sources.

Cette réussite, il la doit d'abord à son interprète principale, Karelle Tremblay, qui est de toutes les scènes, ou presque, et relève le défi de ce premier rôle avec panache. Dans *La femme de trente ans*, Balzac écrit qu'il ne connaît « rien de plus horrible qu'une pensée de vieillard sur un front d'enfant ». Derrière son air buté, hostile à un monde et à des humains qu'elle juge de façon très sévère, le personnage échappe au piège d'un cynisme trop adulte, qui pourrait être exaspérant chez une adolescente plutôt privilégiée, qui n'a pas encore exploré la vie. Karelle Tremblay l'incarne sans effets tapageurs, avec un mélange de désinvolture moqueuse, de hargne volontiers agressive, mais aussi de

candeur et de fragilité qui laissent apparaître l'enfant qu'elle n'a jamais cessé d'être. Si Léo échappe au tout-venant des personnages d'adolescents rebelles, plus ou moins éventés, c'est qu'elle est la synthèse délicate d'une enfant toujours vibrante et d'une adulte trop tôt réalisée, qui se confondent dans le beau visage de Karelle Tremblay.

La manière dont le cinéaste traite l'espace permet aussi de renouveler habilement le genre du film social qui prend pour cadre une petite ville industrielle à l'horizon bouché. Loin de se complaire dans la grisaille et la « monstration » de paysages urbains cloisonnés, en déliquescence, Sébastien Pilote filme des espaces extérieurs ouvrant sur l'horizon (ainsi de cette rue qui débouche sur le fjord du Saguenay), qui échappent à l'effet de clausturation urbaine (le terrain de baseball, dont les alentours se fondent dans un buisson envahi de lucioles). Qui plus est, il choisit de situer son histoire pendant la période estivale, ce qui adoucit la palette de la direction photo. En réalité, l'étouffement que ressent Léo semble moins provenir d'un espace extérieur connoté que d'un espace intérieur étouffant, qui renvoie à une problématique plus intime que sociale. Elle est filmée dans sa chambre en plans serrés, enveloppée dans des couvertures qui la paralysent autant qu'elles la protègent. Dès lors, le film se présente moins comme l'analyse sociale d'une jeunesse qui rêve son avenir ailleurs ; il offre l'image d'une jeune fille qui cherche à se déprendre d'une histoire familiale trop lourde à porter (une figure paternelle idéalisée, face à laquelle la mère et le beau-père méprisés tiennent lieu de repoussoirs).

Dans ce contexte, la rencontre avec Steve (Pierre-Luc Brillant), l'autre personnage clé de l'histoire, a quelque chose d'évident et de surprenant à la fois. Évident, car il est, comme Léo, victime de cet enfermement dans un espace intime qui l'étouffe, en l'occurrence le sous-sol où il joue de la musique, seule échappatoire à cette vie étriquée dans laquelle il est englué. Il faut le voir se donner à fond, dans un concert improvisé sur le terrain de baseball, sous le regard émerveillé de Léo, pour comprendre que ce sont deux solitudes en manque d'air et d'espace qui se rencontrent au cœur du film. Mais cette rencontre est aussi surprenante, tant la flamme indomptée de la jeune fille s'accorde mal avec la bonhomie un peu pataude de Steve, qui ne sait jamais comment aborder cette surprenante admiratrice. Dans un plan superbe, tout en subtilité, qui illustre à merveille la touche délicate du cinéaste, Léo lui fait comprendre qu'elle ne se donnera pas à lui. Au terme du film, les deux personnages auront chacun l'occasion de saisir leur liberté, l'un de manière passive, l'autre de manière plus active ; l'un tournera le dos à cette liberté offerte, l'autre s'envolera dans un long travelling effréné, porté par les ailes d'une musique lyrique (admirable partition de Philippe Brault) qui achève la métamorphose réussie du cinéma de Sébastien Pilote en une œuvre à la fois grave et légère, comme ces lucioles qui apparaissent et disparaissent au gré des menaces et des enchantements...

Québec | 2018 | Ré. et scé. Sébastien Pilote | Ph. Michel La Veaux | Mont. Stéphane Lafleur | Mus. Philippe Brault | Int. Karelle Tremblay, Pierre-Luc Brillant, Luc Picard, François Papineau, Marie-France Marcotte | 96 minutes | Dist. Les Films Séville